

SUR LES PAS DE PHILIPPINE

Louisiane - Missouri - Kansas
8 - 20 Novembre 1990

Notre arrière, arrière-grande tante, Rose Philippine Duchesne a été canonisée le 3 juillet 1988. Nous avons été des centaines parmi les descendants des Duchesne et des Perier à nous rendre à Rome pour, dans les ors, les marbres et l'encens de Saint Pierre, participer à cet événement hors du commun.

Une sainte dans la famille ! C'est là un bien grand honneur. Mais, c'est aussi un signe, un message... Enfant choyée d'une fratrie riche, puissante, dynamique, Philippine a tout quitté pour partir dans les Amériques, y vivre dans le plus extrême dénuement et y mourir dans l'humilité.

Pourquoi a-t-elle ainsi agi ? Que cherchait Philippine ? Dieu bien sûr. Mais encore, par quelles voies ? Quelle mission s'était-elle assignée ? Certains partent autour de la Méditerranée sur les pas de Saint Paul. Pourquoi, a pensé Bénédicte Derély, ne pas partir en Louisiane sur les pas de Philippine ? Elle s'entretint de cette idée avec Jacqueline Erulin et François Favre qui avaient déjà fait ce voyage. C'est ainsi que cette idée a pris corps.

Ce fut un pèlerinage, au sens religieux du mot mais aussi du tourisme et également un voyage d'étude avec des aperçus sur l'Amérique d'aujourd'hui.

La première journée de ce pèlerinage touristique débuta à la Nouvelle Orléans par une visite à l'ancien couvent des Ursulines où mère Duchesne et ses quatre compagnes furent accueillies le 29 mai 1818 après un périlleux voyage de soixante-dix jours sur le voilier "Rébecca".

Près d'un siècle auparavant, d'autres religieuses les avaient précédées en Louisiane, mais dans des circonstances très différentes.

En 1726, un traité, paraphé par le roi Louis XV, avait été passé entre le directeur de la Compagnie des Indes et la supérieure des Ursulines. En vertu de ce texte, six religieuses "s'engagent à se transporter à la Louisiane pour se charger du soin de l'hôpital de la Nouvelle Orléans et s'y employer en même temps à l'éducation des jeunes filles. La Compagnie des Indes s'oblige à pourvoir non seulement aux besoins dudit hôpital mais encore à l'entretien des Religieuses".

Celles-ci arrivèrent le 7 août 1727. Le premier couvent des Ursulines fut construit par l'armée dans le "vieux carré", à l'angle de la rue royale et de la rue de l'arsenal. Il abrite maintenant les archives de l'archidiocèse.

Nous y avons été accueillis par Mgr WOODS, chancelier de l'archevêque de la Nouvelle Orléans. Il nous explique en souriant que son français est insuffisant et que notre "amerloque" l'est peut-être aussi. La présentation de l'ancien couvent des Ursulines fut donc faite par Monsieur GUERIN, américain, descendant des familles de VEZINS et ROSSIGNOL de POINCY.

Ce bâtiment, le plus ancien de la ville, est de belle allure et est entretenu avec le plus grand soin. Y sont exposés les portraits des archevêques de la Louisiane ainsi que de nombreux souvenirs historiques. Attenant, se trouve l'église Notre-Dame des victoires, édifiée en 1845. Elle est majestueuse, confortable, briquée comme un pont de navire. Le plafond est orné de fleurs de lys. Le long des murs s'inclinent des pavillons blancs frappés d'une croix bleue. A côté, se trouve la chapelle immaculée et lumineuse de l'ordre de Saint Lazare de Jérusalem, également décorée d'étendards.

Lorsque les Ursulines arrivèrent à la Nouvelle-Orléans, elles bénéficièrent d'une solide infrastructure : de l'aide financière d'une puissance économique - la Compagnie des Indes -, de la protection du roi de France, du concours de l'armée qui construisit en peu d'années leur couvent.

Mère Duchesne et ses compagnes n'eurent pas cette chance. Lorsqu'elles débarquèrent un siècle plus tard dans cette Amérique qui n'était plus la France, elles durent se débrouiller par elles-mêmes et se débattre dans de terribles difficultés.

Notre matinée se termina par une promenade sur le Mississipi, ce fleuve puissant et majestueux dont le nom a fait rêver tant d'écoliers. Nous avons embarqué sur le "Natchez", le dernier des bateaux de la Nouvelle Orléans à être propulsé par une grande roue à aubes. Il est aussi doté sur le pont d'un orgue à vapeur qui nous donna avant l'embarquement un concert tout à fait entraînant et qui fut chaudement applaudi. Nous passâmes en revue des kilomètres de docks monotones. Sur le fleuve, des remorqueurs tiraient ce qui semblait être des radeaux de troncs d'arbres mais qui étaient des tuyaux destinés à des puits de pétrole. A bord, un excellent orchestre - blanc - jouait du jazz. Ah ! écouter "Old man river" sur le Mississipi... quel plaisir.

L'après-midi fut consacrée à la visite de l'académie du Sacré-Cœur, appelée la Roseraie, c'est l'un des dix-neuf établissements semblables qui se consacrent aux Etats-Unis "dans le plus grand respect des valeurs intellectuelles à une éducation chrétienne des jeunes filles." Mais aussi, depuis peu pour certains établissements, à l'éducation de jeunes garçons. Les religieuses qui dirigent ces académies ont toutes reçu une formation universitaire et dispensent un enseignement de qualité. Aussi ces écoles jouissent-elles d'une excellente réputation et leur diplôme est-il fort recherché.

A la Nouvelle-Orléans, l'académie est située avenue saint Charles, dans le plus beau quartier de la ville, non loin des universités de Loyola et Tulane.

Nous y avons été accueillis d'une façon charmante par la directrice, sœur Shirley Miller accompagnée de plusieurs professeurs. Elles ne sont pas en tenue religieuse, l'ordre ayant décidé, lors d'une assemblée générale tenue en 1966, d'abandonner l'habit.

Tasse de thé à la main, nous avons recueilli les premières indications sur l'institution avant de parcourir un grand hall bordé de vitrines contenant des documents, photographies et documents divers relatifs à l'histoire de l'école, qui compte présentement 650 élèves, toutes en externat.

Nous avons passé un long moment à visiter l'établissement, à jeter un coup d'œil sur les classes et à croiser de jolies et rieuses jeunes filles qui, visiblement décontractées et heureuses de vivre, nous saluaient gaiement avec beaucoup de naturel.

Une question brûlait les lèvres : quels sont les frais de scolarité ? La réponse fut : 8 000 dollars. Ce qui selon les normes françaises parut une somme élevée car il n'existe aux Etats-Unis aucune aide de l'Etat permettant de réduire les frais de scolarité.

On nous indique que 20 % des élèves bénéficient d'une bourse.

Journée du 10 Novembre - Vieille France à la Nouvelle Orléans

La journée du lendemain permet de faire plus ample connaissance avec la Nouvelle-Orléans et ses environs. En sortant de notre hôtel, notre première visite a été de l'autre côté du boulevard, pour le parc Louis Armstrong.

Ce qui peut paraître à première vue un banal jardin public, est un haut-lieu de l'art. Ici est née la musique noire. A cet endroit, au bord du fleuve, il y a des siècles, les esclaves noirs avaient pris l'habitude de se retrouver le dimanche, leur jour de repos, pour être ensemble, pour se sentir moins seuls, pour se distraire, c'est-à-dire, en un mot, pour faire de la musique.

Après les rythmes de l'Afrique, ce furent les "negro spirituals", cette musique inspirée des cantiques appris des missionnaires,

puis les "blues", que l'on peut traduire par le cafard, le spleen ; puis enfin le jazz. Souvent, par la suite, au cours de notre voyage, nous avons ressenti cette empreinte faisant de la Nouvelle-Orléans, le Salzbourg de la musique noire.

Le "french quarter" - ou vieux carré - est situé au centre de la ville en bordure du Mississipi. C'est un rectangle d'environ 1,5 km sur 0,8 km composé de rues se coupant à angle droit et portant toutes des noms français : rue Dauphine, Bourbon, Royale, de Chartres, Dumaine, des Ursulines de Toulouse...

Composé de petits pavillons en rez de chaussée ou à un ou deux étages avec vérandas, avec de gaies façades bariolées, ce quartier a de tout temps été habité par les français, les anglophones s'étant installés dans un autre quartier.

En 1803, Napoléon Ier vendit la Louisiane aux Etats Unis pour 80 millions de francs or, ce qui était donné, d'autant plus que la Louisiane était à l'époque beaucoup plus étendue et représentait une quinzaine d'Etats américains actuels. Cette annexion provoqua un afflux d'américains qui développèrent les faubourgs et les régions voisines, les nouveaux venus recherchant l'espace et la verdure. En dépit de son charme, le quartier français, par son caractère pavillonnaire et villageois ne correspondait pas, comme nous avons pu le constater tout au long de notre voyage, au tempérament américain marqué par le goût des grands espaces et par l'absence du passé.

Le "boom pétrolier" des années 1970, provoqua un afflux de jeunes cadres, amateurs d'art, qui furent séduits par le charme du "vieux carré". Mais dans la décennie qui suivit, la concurrence du "pétrole des sables du golfe arabe" - dont le prix de revient était bien inférieur à celui des puits sous-marins de la Louisiane - provoqua une crise profonde dont la région n'est pas encore toute à fait remise. D'où un déclin du "vieux carré" délaissé par une partie de ses habitants.

Le cœur de la ville n'en continue pas moins à battre autour de Jackson Square, de la cathédrale Saint Louis et des rues avoisinantes aux allures de Pigalle, parcourues par les stridences et les cuivres d'orchestres de jazz. Ce fut le seul endroit où nous avons vu durant notre voyage des piétons se presser, se croiser sur les trottoirs.

Un grand tour en autocar jusqu'à l'immense lac Pontchartrain permit d'avoir un tout autre aperçu de la Nouvelle-Orléans : villas de rêve dans les beaux quartiers aux avenues bordées de splendides chênes verts. Autres quartiers moins fastueux avec des maisons confortables entourées de pelouses sans aucune barrière avec le voisin, dans une succession de canaux, de terrains de golf, d'installations sportives. Bref, un décor à la Dallas mais où quelque chose manquait : tout simplement la vie... pas un passant, pas un enfant avec sa bicyclette, pas un chien reniflant un réverbère... Tout juste de temps à autre un sportif faisant du jogging. Pourtant à un carrefour, une image furtive, presque irréelle : deux jeunes gens, un garçon et une fille sur le terre-plein central entre les voitures tenant chacun par un bout une banderole sur laquelle était écrit : "pas de sang pour le pétrole".

Tout au long de notre voyage, nous avons ainsi constaté que le piéton est ici une race en voie de disparition. Pour le moindre déplacement, l'américain se précipite dans sa voiture qui est pour lui comme un cocon protecteur. Autre constatation, le nombre de personnes obèses, dont la proportion paraît nettement plus importante qu'en France. Sans doute, y a-t-il là un lien de cause à effet avec le phénomène précédent...

Cet usage immodéré de la voiture - certes inévitable à cause des distances à parcourir - semble avoir aussi une autre conséquence : l'obsession ou le fantasme d'un environnement hostile. On nous fit de multiples recommandations de ne pas nous aventurer seuls dans la rue à la tombée du jour et même avant. Ces craintes ne sont, certes, pas dénuées de fondement, le fléau de la drogue sévissant aussi à la Nouvelle-Orléans et certaines silhouettes entraperçues n'étant pas spécialement rassurantes. Après un excellent dîner dans un restaurant du centre, nous fûmes pourtant un certain nombre à défier le sort et à revenir sans dommage à bon port. Mais il est bien connu que le sort sourit aux audacieux.

Journée du 11 Novembre - Des maisons de rêve en pays créole.

Départ de la Nouvelle-Orléans. Pendant des dizaines de

kilomètres, l'autoroute est surélevée sur des piliers de béton. Elle traverse en effet une région composée de marécages, de bayous - cours d'eau serpentant dans des marais -, de forêts de chênes verts, de cyprès chauves, d'érables roux, de saules. Elle est, paraît-il, peuplée de quarante espèces d'oiseaux, de trente sept espèces de canards : hérons bleus, de cormorans, cailles, bécasses, loriots, pics verts... mais aussi de vautours, faucons, aigles chauves. On trouve aussi dans cette jungle, paradis des chasseurs - dont certains espaces seraient encore vierges - des ragon-dins, des loutres, des visons et dans un autre registre, des alligators qui ne peuvent être chassés que pendant un mois dans l'année, des serpents à sonnette, des serpents d'eau particulièrement dangereux...

C'est aujourd'hui dimanche. Nous nous sommes arrêtés pour la messe à Gonzalez, une petite ville jumelée avec Meylan, dans l'Isère, bien connue par les Perier. Nous y fûmes accueillis au seuil de l'église sainte Thérèse d'Avila par M. John Hebert et le comité de jumelage.

L'église se cache sous de grands chênes. En face, une station-service. A côté, le cimetière jouxtant un parking pour les voitures. Alentour, à peine quelques maisons, des hangars et la route qui se perd dans l'horizon. On se croirait dans un western des premiers temps du cinéma. En même temps, nous avons été frappés par l'authenticité de ce premier contact avec l'Amérique profonde.

L'église est bondée d'hommes, de femmes et d'enfants venus de la campagne d'alentour.

C'est un jour de fête à cause de la visite de ces français qu'on regarde avec une curiosité sympathique. Mais surtout parce que c'est le baptême de Coralie, un bébé de quelques mois que le prêtre prend tendrement dans ses bras pour le présenter à l'assemblée des fidèles.

A noter, l'extrême simplicité de certains aspects de la liturgie. L'orgue est remplacé par un simple piano. L'autel est une table banale. Sur l'autel, une carafe, un verre à pied. Pour le baptême et l'eau lustrale versée sur le front du nouveau-né, une campagnarde bassine en cuivre.

Une jeune et jolie femme, avec beaucoup d'autorité, dirige les chœurs. Tout le monde communie. Ce sont des femmes qui secondent le prêtre et donnent l'hostie aux fidèles.

A la fin de l'office, notre groupe chante en français le "Notre Père" et "l'Ave Maria".

Est-ce une impression fugitive et trompeuse ? J'ai eu le sentiment d'une autorité grandissante des femmes dans l'église américaine. Revendication qui nous fut effectivement confirmée par la suite.

Le déjeuner eut lieu en pleine campagne dans un restaurant installé dans une ancienne case d'esclaves noirs et servant une cuisine cajun et créole.

Cajun, que signifie ce terme, déformation du mot français Acadien ?

Le français - ou du moins le patois formé à partir de notre langue - est parlé en Louisiane par au moins six cents mille personnes, qu'on peut schématiquement classer en quatre groupes :

- les créoles, descendants des colons blancs venus de France ou des Antilles ;
- les cajuns, descendants des Acadiens venus de la partie du Canada français cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht (1713) ;
- les descendants d'esclaves noirs amenés par les colons venus des Antilles ;
- les descendants d'indiens.

Les Canadiens d'origine française vivant dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse refusèrent de prêter serment en tant que loyaux sujets de l'Angleterre. Le vice-gouverneur ordonna en 1765 de brûler leurs maisons et de les chasser. Ce fut ce que ces pauvres gens appelèrent "le grand dérangement". Après un long exode le long de la côte est des Etats-Unis, cinq mille d'entre eux arrivèrent dans le sud. Les espagnols, alors maîtres de la région, leur vinrent en aide ; leur donnèrent des concessions, un cheptel composé d'un taureau, cinq vaches, de cochons et de poules.

Donc, nous nous trouvions en pays cajun pour une cérémonie officielle ayant pour cadre une ancienne école. Celle-ci vient d'être inscrite au registre national des Etats Unis car elle est la première école louisianaise pour les noirs. Elle a été construite en 1892 en annexe de l'école St Michael fondée en 1823 pour les jeunes filles blanches, par les

1865

religieuses du Sacré Cœur arrivées en 1818 avec Ste Philippine.

Ces deux établissements ont dû fermer au moment de la grande dépression de 1930. Le bâtiment de l'école des noirs a été racheté par la famille Robert, propriétaire du restaurant "The cabin". Ils l'ont déménagé sur roulettes et complètement restauré. Monsieur Robert a attendu notre venue le 11 Novembre pour l'inauguration de la plaque témoignant de l'intérêt historique de ce bâtiment.

Ce jour-là, devait être dévoilée la plaque apposée sur un des murs illustrant le jumelage de Gonzalez et de Meylan. Au cours de la cérémonie, nous avons chanté avec flamme "La Marseillaise" et nos hôtes ne furent pas en reste avec le "Star spangled banner", suivi d'une bénédiction par un révérend père.

Durant l'après-midi, nous avons fait une halte de rêve à Houmas House, une demeure de planteur de canne à sucre construite en 1840, qui évoque irrésistiblement Scarlet O'Hara et "Autant en emporte le vent". Des rangées de hautes colonnes doriques blanches ceinturent le bâtiment posé sur une immense pelouse parsemée d'énormes chênes centenaires et de magnolias. Durant la guerre de sécession, le propriétaire de cette demeure étant sujet Irlandais, invoqua sa neutralité, ce qui permit de protéger le domaine des ravages de la guerre civile qui frappèrent tant de plantations sudistes.

En 1940, cette terre fut rachetée par le docteur Georges Crozat, de la Nouvelle-Orléans qui consacra vingt cinq ans de sa vie à la restauration de l'immeuble, de son ameublement et de son parc. Il était lui-même le descendant d'Antoine Crozat, qui avait obtenu en 1712 des lettres patentes de Louis XIV pour exploiter des terres en bordure du Mississippi dans cette même région.

Alors que le soleil baissait sur l'horizon, nous avons fait une halte au bord du fleuve sans d'ailleurs le voir car par crainte des inondations, il est bordé par une haute levée de terre.

Le père Mac Guinness, curé de St Michaels nous fit visiter

avec beaucoup de fierté son église, très saint-sulpicienne dans sa décoration, avec notamment une grotte de Lourdes, faite d'un aggloméré de canne à sucre, appelé bagasse. On pouvait hâmer dans l'église un léger parfum, provenant des piliers faits de troncs de cyprès chauve.

Le père Mac Guinness nous fit également les honneurs de son presbytère, extrêmement confortable et nous montra à proximité l'emplacement de l'ancien couvent du Sacré Cœur, fondé en 1823 et fermé en 1932. C'était une école aussi importante que Grand coteau, dont il reste uniquement un crucifix accroché dans la nef de l'église. Pour nous autres français, habitués à la vision de la petite ville ou du village blotti autour de son église, l'endroit nous parut complètement isolé, avec au bord de la route courant le long du fleuve, uniquement l'église, le presbytère et le cimetière... Mais cela, visiblement n'entamait en rien la jovialité et le dynamisme du curé du lieu.

Journée du 12 Novembre - Grand coteau et le bénédicité des écrevisses

Dans la matinée, nous visitâmes la plantation Rosedown, construite en 1835, blanche image de luxe et de beauté que l'on découvre progressivement en avançant dans une longue allée bordée de gigantesques chênes verts.

Commencée ainsi par un peu de tourisme, cette journée marqua une étape importante dans notre pèlerinage : nous étions en effet attendus à Grand Coteau. En ce lieu, fut fondée en 1821 une des toutes premières académies du Sacré Cœur qui est toujours en activité.

Dans une lettre à ses parents de France, mère Duchesne a raconté comment était née cette institution : "Mme Smith, veuve riche, à 60 lieues de la Nouvelle Orléans dans un quartier appelé le grand coteau... veut procurer à cette partie de la Louisiane un établissement pour l'éducation. Elle a fait à Monseigneur la donation d'une terre de 400 arpents, partie bois et partie terre à maïs et coton, pour l'employer à cette intention ; on a bâti une maison plus grande que la nôtre. Cette dame offre de faire la dépense de plusieurs religieuses pendant un an, de leur donner une

famille de nègres pour leur service, de meubler la maison et de payer toute la dépense du voyage depuis Paris."

Mère Duchesne se trouvait alors à Florissant, dans le Missouri, fort loin de là. Mgr du Bourg insista auprès d'elle pour qu'elle donne son accord. La décision fut prise très vite : mère Eugénie Audé, une des religieuses venues de France avec mère Duchesne quittera Florissant pour prendre la direction du nouvel établissement.

L'année suivante, Rose Philippine décida d'accompagner deux novices envoyées en renfort à Grand Coteau et y faire ainsi une "tourné d'inspection".

Un tel voyage dans ce temps là n'était pas une mince affaire.

Les sœurs embarquèrent à Saint Louis sur un steamboat et durant six jours descendirent le Mississipi, dévorées par les moustiques, jusqu'à Natchez. Là, elles attendirent pendant une semaine que l'on répare un bateau devant les amener à bon port à travers les bayous. Mais l'eau avait tellement baissé que seule une barque pouvait progresser. Au fur et à mesure que les voyageurs avançaient, le bayou devenait noirâtre et fétide avec à perte de vue des arbres et les pieds étaient dans l'eau et dont les branches couvertes de "barbe espagnole" livides, les transformaient en fantôme végétal.

A voir l'air inquiet du pilote, mère Duchesne eut le sentiment qu'ils étaient perdus dans les marais. Puis ils entendirent des appels. Ce n'était pas du secours, mais, raconte Philippine, un canot rempli d'indiens à demi nus, à la figure épouvantable, qui finalement passèrent leur chemin. Tout à coup, le paysage se découvrit et les voyageurs aperçurent la charette qui les attendait et les transporta jusqu'à la maison du Sacré Cœur, qui comptait alors dix sept élèves. Le voyage de retour fut encore plus éprouvant. Une épidémie de fièvre jaune éclata à bord du steamboat, entraînant la mort de plusieurs passagers. Mère Duchesne fut elle-même malade. A bout de force, elle débarqua à Natchez mais par crainte de la contagion les portes se fermèrent devant elle jusqu'à ce qu'elle trouve asile dans une famille secourable. Rapidement rétablie, en route vers Saint Louis, elle put voir au passage l'épave du bateau qu'elle avait

quitté et dont la chaudière avait éclaté en tuant deux hommes alors que treize autres étaient morts de la fièvre. C'est littéralement épuisée que Rose Philippine retrouva son cher Florissant. Elle résuma par une touchante comptabilité le souvenir qu'elle garda de cette équipée et du "jeûne religieux" qui en résulta : "J'ai perdu 120 messes, une par jour, 80 communions, 20 confessions environ. Mais, ajouta-t-elle, tant de sacrifices ne seront pas perdus et produiront dans la suite plusieurs établissements".

Le souvenir de tant de peines et d'efforts explique à lui seul l'intérêt qui nous a poussé vers Grand Coteau.

L'Académie est située dans un cadre bucolique au milieu d'arbres vénérables. On y visite un petit musée attendrissant où l'on peut voir notamment un appareil, fer à friser et à tuyauter les coiffes des religieuses. On peut également s'y recueillir dans une chapelle dédiée à St John Berchmans installée dans l'ancienne infirmerie où eut lieu un miracle attribué au Saint.

Nous fûmes reçus à Grand Coteau avec la plus grande cordialité par sœur Collins, qui est australienne et qui en compagnie de nombreux professeurs, parents et anciennes élèves nous firent visiter l'école qui compte actuellement trois cent cinquante élèves, venant pour certaines du Mexique. Notre groupe participa enfin à une messe fervente célébrée dans l'antique chapelle.

Nous avons pu nous voir le soir sur le petit écran, notre visite à Grand Coteau ayant été filmée par la télévision et constituait un événement local.

Cette journée se termina à La Fayette par un dîner chez Randol's, un restaurant cajun où nous nous sommes régalez de crabe farci cuit à la vapeur et de cat-fish-un excellent poisson en dépit de son nom rébarbatif - et tout cela au son d'une entraînante musique acadienne. Sur la piste de danse, les danseurs - y compris ceux venant de notre groupe - virevoltent avec allégresse au rythme d'un orchestre villageois. Une bourrée auvergnate au cœur des Etats Unis, qui l'aurait cru ? Et pourtant, c'est cela aussi l'Amérique profonde avec la permanence de ses traditions campagnardes.

Journée du 13 Novembre - Y a t-il encore des esclaves ?

Visite au pas de charge de Live Oak gardens, une villa du XIXème siècle à l'architecture composite mais finalement pleine de charme, entourée d'un parc de dix hectares merveilleusement entretenu.

La propriété se trouve en bordure d'un lac qui fut victime en 1979 d'une fâcheuse mésaventure : il disparut totalement. Il s'était vidé dans d'anciennes carrières de sel situées à proximité. Heureusement, il a depuis repris son aspect habituel. Ce qui nous a permis d'y faire une promenade et d'y traverser un port peuplé de nombreux bateaux spécialisés dans la pêche à l'écrevisse.

Cette bestiole tenait une grande part dans la cuisine des Acadiens et reste un des plats préférés de la Louisiane. D'où ce bénédicité cajun qui nous fut récité par notre si érudite et sympathique guide, Jackie Davila : "Bénissez-nous, Seigneur et bénissez ces écrevisses que nous allons savourer. Bénissez aussi ceux qui les ont préparées et procurez des écrevisses à ceux qui n'en ont pas. Merci Seigneur pour ce beau monde et tout ce qu'il y a dedans. Et merci, Seigneur, d'avoir mis sur terre, cajuns et écrevisses au même endroit. Amen".

Une religieuse française vivant dans la région se joignit à nous lors du déjeuner. Sœur Anne Bizalion, originaire de Grenoble, est arrivée aux U.S.A. il y a trente quatre ans, ne parlant pas anglais. Elle l'apprit dans une école primaire de Grand Coteau. Elle continua ses études grâce à des bourses à l'université de Lafayette. Elle appartient à la communauté des Dominicaines des campagnes, qui exerce son apostolat parmi les agriculteurs. Son action personnelle s'exerce entièrement parmi les noirs, planteurs de canne à sucre, dont la vie, nous dit-elle, est totalement ignorée des américains.

Cent vingt mille de ces ouvriers agricoles vivent encore actuellement, cachés derrière "le rideau de canne" dans les plantations. Ce sont en grande majorité des descendants d'esclaves noirs, parlant uniquement le français et n'ayant de ce fait aucun contact avec le clergé anglophone. Ils sont complètement illettrés, ont en moyenne six enfants et habitent dans des baraques vétustes. Il y a à peine

vingt ans, certains d'entre eux n'étaient pas payés en argent mais avec des jetons valables uniquement dans une boutique de la plantation. Ils n'avaient pas non plus d'eau courante. On imagine, ajoute la sœur, ce que cela représentait par des mois de grosses chaleur et d'humidité, avec en plus le maniement de produits chimiques et de pesticides.

Afin de tenter de faire changer la triste condition de ces noirs, sœur Bizalion fut amenée à témoigner devant le Congrès et même à entamer des procès qui furent d'ailleurs gagnés ; ce qui ne devait pas améliorer les relations de la communauté avec certains planteurs.

Le progrès technique n'a guère bonifié la situation. Il y a peu de temps, la canne à sucre était encore coupée à la main. Désormais, la coupe se fait à la machine. D'où un grave problème de reconversion de cette main d'œuvre illettrée, incapable de ce fait de s'adapter et prisonnière d'un système local médiéval, d'autant plus contraignant qu'il n'existe aux Etats Unis ni sécurité sociale, ni allocations familiales.

Au point de vue économique, est encore en vigueur une loi datant de 1935 sur la protection du sucre, tendant à protéger ce secteur contre la concurrence internationale. Ce texte peut avoir des conséquences défavorables pour les ouvriers agricoles en aboutissant à un blocage des salaires. Notre action, déclara pour terminer sœur Bizalion - qui vit en communauté avec trois autres religieuses - n'est pas de faire du social mais d'inciter ces noirs des plantations à se prendre en main en s'aidant mutuellement, tout spécialement pour la réparation et la construction de leur logement. Des résultats intéressants ont ainsi été obtenus grâce notamment à l'action des femmes noires qui au début disaient "nous sommes des petites bonnes femmes qui ne sont bonnes à rien" et qui, depuis, ont pris de l'assurance.

Au cours de son exposé, sœur Bizalion fut amenée à parler de la "lutte contre la pauvreté" engagée par le président Johnson et de la politique menée par le président Reagan - qualifiée par elle de "catastrophe Reagan" - qui, eut pour conséquence de réduire les subventions d'Etat pour les

actions sociales, y compris celles menées par sa communauté. Ce qui suscita parmi notre groupe quelques interrogations inquiètes : "vous nous avez parlé de votre action humanitaire, mais non de votre apostolat ; vous nous avez parlé plus de votre manière d'agir que de la façon dont vous priez et servez Dieu..." Ce qui était entrer dans l'immense et difficile domaine des deux faces de l'Eglise : la contemplation et l'action. Action qui consiste à entrer dans son siècle et dans laquelle on peut frôler le danger de l'idéologie politique.

"Nous sommes parmi les noirs, répondit sœur Bizalion, comme le levain, le catalyseur de leur vie spirituelle en leur faisant découvrir Dieu à travers leur propre dignité".

Certains d'entre nous situeraient volontiers l'action de sœur Bizalion dans la lignée de Ste Philippine en se référant pour cela aux paroles prononcées par S.S. Jean-Paul II lors de la canonisation de mère Duchesne : "Elle se sentit entraînée de manière irrésistible vers les enfants pauvres, les familles démunies et elle apporta quelque chose de la tendresse de Dieu à tous ces pauvres gens".

Nous avons pris congé à regret de sœur Bizalion, nous avons visité Saint Martinville, ville de l'héroïne des Acadiens : Evangeline. Sous ce nom, le poète Longfellow a immortalisé la tragédie des Acadiens chassés du Canada lors du "grand déracinement". De longues années après l'exode, Evangeline retrouve enfin son fiancé Gabriel, mais c'est pour assister à sa mort...

Dans l'église St Martin de Tours, nous avons rencontré le père JAMMES, un prêtre d'origine française, grand connaisseur de l'histoire de la Louisiane qui nous parla de l'Amérique et que nous avons écouté avec le plus grand intérêt. Parmi bien d'autres propos, notons au passage, ces réflexions : il fit ressortir l'importance des églises nationales (italienne, polonaise...) qui tout en contribuant à forger la nation américaine ont su maintenir la cohésion et la personnalité des diverses communautés.

Autre réflexion : "les femmes ont fait l'Amérique, plus que les hommes". Il déplora le manque d'intérêt des améri-

cains pour ce qui n'est pas l'Amérique. Au Texas, nombre de jeunes gens ne connaissent pas le nom du pays - le Mexique - qui borde leur Etat.

Journée du 14 Novembre : Au pays des alligators

La matinée fut consacrée à une promenade aux environs de Thibodaux dans les bayous. Durant tout notre voyage, nous avons eu la chance de bénéficier d'un magnifique "été indien" se prolongeant d'une façon inusitée pour la saison. Ce beau soleil fut particulièrement appréciée durant cette excursion au cœur de ce qui était tout à la fois un paradis et en enfer vert. Paradis par la beauté du paysage lorsque le bayou s'élargissait entre les arbres sous lesquels paraissaient des aigrettes blanches, des hérons qui, dédaigneux, nous regardaient passer. A un moment, notre pilote coupant le moteur, laissa le bateau s'échouer silencieusement sur un îlot où rêvassaient deux alligators qui se laissèrent photographier avant de s'éclipser en une fraction de seconde et un jaillissement d'eau. Enfer, lorsque l'on porte son regard sur les bords du bayou mélange d'eau stagnante et sournoise, d'arbres inquiétants couverts de mousses pendantes, paysage qui avait tant effrayé Philippine lorsqu'elle faisait route vers Grand Coteau.

L'après-midi, nous avons pris le chemin de l'aéroport pour nous envoler vers Saint-Louis, vers ce Middle-west, patrie d'élection de la sainte où elle devait vivre trente quatre ans et y mourir.

Philippine a laissé son empreinte en Louisiane mais cette terre ne fut pour elle qu'un lieu de passage, qu'un havre de repos fugitif auprès de ses amies, les Ursulines. Là, où elle devait tant prier, tant se débattre dans d'incessantes difficultés, ce fut le Missouri. C'est là que nous avons rendez-vous avec l'âme de Philippine.

Nous avons mis deux heures pour faire le voyage que, près de deux siècles avant, elle fit en quarante jours.

Dans l'énorme aéroport de Saint-Louis, plaque tournante de tout le middle-west, nous sommes passés sous une copie

du "Spirit of Saint-Louis", l'avion à bord duquel Lindberg fut le premier aviateur à traverser l'Atlantique. Sous ce point de rencontre, nous fûmes accueillis par Richard Vinson et Louis Launer, deux notables de cette ville, qui ont voué un culte à Philippine. Ils nous ont accompagnés jusqu'à "l'arche de Noé", un hôtel où l'on rencontre au hasard des couloirs, des zèbres, des singes, des ours et autres animaux en peluche et grandeur nature...

Journée du 15 Novembre - Saint-Louis et la Villa Duchesne

Parmi les dix neuf écoles du Sacré Cœur existant actuellement aux Etats-Unis, la villa Duchesne, à Saint-Louis, compte parmi les plus cotées. Tout y respire l'aisance, le dynamisme et la gaieté. Nous y avons été accueillis par sœur Rosemary BEARS, Provinciale des Etats Unis, par sœur Anne CAIRE et sœur PADBERG.

Cette institution, qui compte 630 élèves, a une longue histoire.

Les bâtiments actuels sont relativement récents (1930), mais l'académie prend date parmi les plus anciennes puisqu'elle a été créée en 1827 et que la mère Duchesne en fut la fondatrice.

Dès huit heures du matin, fut célébrée une grand'messe en l'honneur de la fête de Sainte Philippine. Dans la grande chapelle illuminée, toutes les élèves étaient là, des plus jeunes aux plus grandes, qui tout au long du service chantèrent des cantiques et terminèrent par une prière dédiée à Philippine.

Suivit une visite approfondie de l'école, ce qui nous amena notamment sous la conduite de sœur PADBERG (archiviste), à traverser d'impressionnantes salles d'archives consacrées à la société du Sacré-Cœur.

Dans le hall d'entrée, étaient exposés des tableaux généalogiques de la famille de Ste Philippine. François FAVRE fut ainsi fort touché d'y trouver la photo de sa petite fille Philippine de la Brosse, née en 1988.

Dehors, nous avons aussi admiré la piscine couverte, le gymnase, les terrains de sport et jeté un coup d'œil étonné sur les nombreux parkings, beaucoup de grandes élèves se rendant à l'école en conduisant elles-mêmes leur voiture parfois fort luxueuse.

C'était ce 15 novembre, jour de fête, évènement exceptionnel à marquer d'une pierre blanche. Aussi, avait-on permis à ces demoiselles de "se faire belles", de s'habiller comme elles l'entendaient. D'où un curieux mélange de jeans et de robes habillées parfois largement décolletées, de robes longues ou au contraire de mini-jupes. En temps normal, rassura t'on les visiteurs, l'uniforme est obligatoire pour des raisons de discipline et pour éviter que la classe se transforme en défilé de mode.

Un repas fut servi en notre honneur à la Villa Duchesne, qui fut préparé et servi par d'anciennes élèves, portant la toque de cuisinier.

Il fut à la fois gastronomique et chargé de valeur sentimentale. Il était en effet composé des plats traditionnels de la fête nationale américaine du Thanksgiving Day, célébrée fin novembre : la dinde aux airelles et la purée de potirons.

Nous avons fait ensuite un tour rapide dans la ville.

Au centre de Saint-Louis a été édifié au bord du Mississipi un monument saisissant d'audace et de beauté, dû à l'architecte Eero Saarinen.

C'est une arche en acier inoxydable culminant à 192 mètres du sol qui symbolise le courage des pionniers qui partirent à la conquête de l'ouest. Sous les pieds de l'arche un musée souterrain extrêmement intéressant et bien conçu raconte l'histoire de cette conquête.

Il est fort probable que mère Duchesne, lorsqu'elle est arrivée en 1818 à Saint Louis, a débarqué exactement là où se trouve aujourd'hui le Gateway arch.

Il y a peu, on trouvait à cet endroit une stèle en bronze dédiée aux femmes pionnières de l'Ouest, qui avaient

fait l'Amérique. Parmi les noms qui y étaient gravés, figurait celui de Philippine, sous la mention "certains noms ne doivent pas disparaître". En fait, c'est la stèle elle-même qui a disparu. Après avoir été transportée au musée Jefferson, elle a été vendue à un commerçant...

A proximité, se trouve l'ancienne cathédrale - la basilique Saint-Louis, roi de France - édifée au XIXème siècle ainsi que l'ancienne Cour de Justice où sont conservées intactes des salles de tribunal de la fin du XVIIIème siècle. Ce lieu a joué un rôle important dans l'histoire de l'esclavage des noirs. L'un d'eux, nommé Dred Scott, demanda ici qu'on lui rende justice. Il lui fut répondu que les droits reconnus aux citoyens ne concernaient que les blancs. Ce qui déclencha en 1857 une "affaire Dreyfus" américaine. Cette opposition idéologique entre les Etats du nord et ceux du sud devait, on le sait, aboutir entre 1861 et 1865 à la guerre de Sécession et à la victoire des antiesclavagistes.

La construction de la nouvelle cathédrale Saint Louis a débuté en 1907 et sa décoration intérieure vient à peine de s'achever. C'est un énorme édifice rutilant de marbres rares, d'albâtre et surtout de mosaïques très réussies pour la plupart. On peut préférer Saint Marc de Venise, San Vitale de Ravenne ou la si émouvante petite église Saint Sauveur in chora, de Constantinople, qui fut restaurée et sauvée par les américains. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître la majesté qui se dégage de cette cathédrale américo-byzantine.

Journée du 16 Novembre - Saint Charles et Florissant

La journée du 16 Novembre fut sans doute la plus émouvante de notre voyage car elle nous a mené sur les lieux mêmes où Rose-Philippine a vécu et peiné et où elle repose pour l'éternité.

Sainte Philippine est honorée et priée dans toutes les écoles du Sacré-Cœur car elle a été leur inspiratrice et l'exemple à suivre.

Ces établissements ont été créés dans la foulée de l'action de mère Duchesne, mais souvent longtemps après la mort de celle-ci. Elle a été celle qui a planté la graine mais, elle n'a pas vu la récolte.

On a trop tendance parfois à voir les saints comme des personnages de vitrail, désincarnés, privés de chaleur humaine. Ils furent eux aussi des êtres de chair et de sang, mieux compris et plus aimés si on les voit sous leur visage véritable. C'est ainsi à Florissant et à Saint Charles que l'on retrouve avec le plus de force l'empreinte de la Sainte.

Gardons-nous des images d'Epinal, même pieuses. Lorsque l'on met ses pas dans ceux de Philippine, lorsqu'on étudie sa vie, on ne peut pas ne pas être frappé par les épreuves qu'elle eut à endurer à cause de l'improvisation, du manque de préparation avec lesquels ces malheureuses et bienheureuses femmes furent lancées dans l'aventure.

Lorsque Philippine et ses compagnes arrivèrent à la Nouvelle Orléans, elles furent bien déconcertées de ne trouver aucun message de Mgr du Bourg. Les Ursulines insistèrent pour qu'elles se fixent dans cette ville qui avait un urgent besoin d'établissement d'éducation. Mais elles n'eurent de cesse de rejoindre leur évêque à Saint Louis où il était fixé. Lorsqu'après un voyage de quarante jours à bord du "Franklin", elles rencontrèrent enfin Mgr du Bourg, celui-ci ne trouva rien de mieux à leur dire que : "Vous dites que vous êtes venues chercher la croix. Parfait, vous avez pris exactement la route qu'il fallait". Il ajouta : "Vous ne vous attendiez tout de même pas à vivre à Saint Louis ?" et il les expédia, à leur grande désillusion, dans un coin perdu, à Saint-Charles.

Il faut également constater qu'il subsiste une incertitude sur la mission qui était assignée à mère Duchesne : se consacrer à l'éducation chrétienne des jeunes filles de la bonne société américaine ou, selon le langage de l'époque, à l'évangélisation des sauvages ?

Veiller à l'éducation des jeunes filles était, certes, la tâche assignée au Sacré Cœur par la fondatrice de l'ordre, Madeleine-Sophie Barat. Mère Duchesne, elle-même écrit

à sa famille : "combien les maisons d'éducation auraient besoin de se multiplier dans ce pays-ci. On voit des jeunes personnes qui n'ont appris qu'à manger et à courir, même parmi les plus riches habitants ; on a si peu appris à prier qu'on ne sait faire le signe de croix" et elle poursuit en parlant de "ces fortunes colossales qui replient l'âme sur le seul matériel".

La nécessité d'une éducation dispensée parmi ces milieux matériellement favorisés lui semble évidente : "C'est par l'éducation des classes supérieures de la société qu'une réforme peut survenir" mais elle ajoute en bémol : "elles sont aussi ignorantes que les classes inférieures".

Durant les années d'implantation de la Société, nombreux furent ainsi les points de désaccord entre Philippine et les autres religieux. Son avis fut souvent ignoré.

Son goût pour la simplicité et le dépouillement la faisait s'étonner de l'importance que les américains attachent à la richesse et à l'apparence et déplorer la frivolité de nombre d'élèves. Aussi n'était-elle pas toujours sur la même "longueur d'onde" que les parents d'élèves qui lui reprochaient d'être trop stricte.

Pourtant, bien des écrits attestent que se consacrer à l'instruction des filles de la bonne société n'était pas l'idéal que s'était assigné Rose-Philippine : "Depuis longtemps, j'ai ressenti une forte et définitive attirance pour l'enseignement des Infidèles, écrit-elle à sa sœur Amélie de Mauduit. A Paris, j'ai rencontré l'évêque de Louisiane et c'est dans son diocèse que je travaillerai à instruire les sauvages".

Dans son livre sur Philippine Duchesne, Louise Callan, religieuse du Sacré Cœur, écrit : "Philippine pensait travailler avec des enfants indiens. Il ne lui était jamais venu à l'idée d'ouvrir des écoles pour des enfants américains ou créoles quand elle s'entretenait à Paris avec Mgr du Bourg (qui) avait insisté sur le besoin de missionnaires auprès des sauvages nés en Amérique".

Finalement, son amour de l'humanité et sa générosité ont été si grands qu'elle a mené de pair ces deux missions.

Il y a eu d'un côté les externes et de l'autre l'école gratuite. D'un côté, les enfants des notables et de l'autre, ceux de ces sauvages qu'il fallait, comme elle l'a dit dans une formule impressionnante "rendre hommes avant de pouvoir réussir à les faire bons chrétiens".

Obéissant aux ordres de l'évêque, mère Duchesne et les quatre sœurs s'installèrent donc à Saint Charles sur la rive nord du Missouri.

Un canadien français Blanchette, chasseur, s'était fixé en 1769 dans cet endroit, s'y était marié avec une femme indienne et y créa un village qu'il appela "les petites cotes", qui devint un lieu de commerce entre les blancs et les indiens. A la mort de Blanchette, le village fut appelé par les espagnols, San Carlos du Missouri avant de reprendre le nom français de Saint Charles. Un autre canadien français, marchand de peausseries joua lui aussi un rôle important dans la région, notamment sur le plan religieux. Il mourut en 1816 et c'est sa veuve qui mit à la disposition de mère Duchesne une maison de sept chambres avec une grande pièce centrale.

Le 14 septembre 1818, les sœurs y ouvrirent la première école gratuite de filles à l'ouest du Mississipi. Les enfants du village venaient y apprendre les premiers éléments de la religion en même temps qu'une initiation à la lecture, à l'écriture et au calcul.

Peu après, fut créée une école d'externes dont les familles payaient les frais de scolarité. C'était un petit groupe de créoles, mulâtres et métis, de nombreux pionniers partis seuls à l'aventure ayant des enfants avec des indiennes de la région. Une famille de notables de Saint Louis mit également ses trois enfants en pension à Saint Charles.

Dans une de ses lettres, Philippine parle de "l'horreur qu'on a aux Etats-Unis pour les noirs et les mulâtres. Monseigneur a déclaré qu'on n'en admettrait point dans le pensionnat et à l'école gratuite et a assigné un "jour à part" pour les personnes de couleur disant que nous n'aurions pas de Blancs si on les admettait... on ne peut vaincre le préjugé contre les gens de couleur".

L'hiver arriva et avec lui le froid et la faim. "Les choux, les pommes de terre, note mère Duchesne, sont considérés comme des mets recherchés". Puis vint enfin le printemps revêché : "Nous bêchons le jardin, menons boire la vache et nettoions sa petite étable".

L'école compte alors six externes payants et vingt et un élèves dans la classe gratuite. Il fallut finalement se résigner à constater que l'endroit n'était pas encore apte à l'établissement d'un pensionnat. Il était trop isolé et séparé de Saint Louis par l'obstacle du Missouri souvent difficile à traverser. C'était l'échec. Au bout d'un an, il fallut fermer l'école et, avec déchirement, prendre congé des enfants.

La petite communauté s'installa à Florissant sur l'autre rive du fleuve. Rose-Philippine a décrit le pittoresque de cette expédition avec vaches, veaux, poules et une montagne de choux agités devant le museau des bêtes pour les décider à entrer dans les barques.

La ferme où les religieuses s'installèrent, était une cabane en rondins où elles attendirent que soit terminé le bâtiment mis en construction. Une fois achevé, le couvent fut décoré de tableaux envoyés par l'évêque, avec notamment une représentation de la mort de Saint François Régis, Saint pour lequel mère Duchesne avait une dévotion particulière. De grandes caisses arrivèrent de France contenant des chanceliers, un crucifix pour l'autel de la chapelle, des étoffes, des papiers et même, oh merveille, un piano !

Ce fut ce couvent que nous avons visité avec émotion et respect.

C'est aujourd'hui un petit musée. On peut y voir sous l'escalier, un petit cagibi où Philippine traînait souvent sa maigre paille pour s'y coucher et laisser son lit à quelqu'un.

Florissant fut, si l'on peut dire, le P.C. spirituel de l'action de mère Duchesne. Ce fut à partir de là qu'elle suscita la création de plusieurs fondations, à Grand Coteau, à Saint Michel, à Saint Louis et finalement de nouveau à Saint Charles. Tout cela en se débattant dans les difficultés

les plus extrêmes. Dans presque chacune de ses lettres à des parents de France, Philippine parle d'argent, remercie pour des sommes qu'elle a reçues, fait part de ses tracasseries financières. Il y est visible que sans l'aide de ses cousins Perier et de ses sœurs, mère Duchesne n'aurait pu mener à bien sa tâche.

Il n'y a pas que le lancinant manque d'argent. Il y a aussi des obstacles psychologiques, comme par exemple des divergences sur le mode d'éducation. Mère Sophie Barat suggérait, de France, d'aligner les institutions sur le modèle des écoles de la bourgeoisie française, mais mère Duchesne, forte de son expérience, remarquait que ce genre d'organisation n'était pas adapté à cette Amérique des pionniers qu'elle connaissait. Le temps passant, elle avait elle-même des doutes sur la ségrégation entre élèves de milieux aisés et élèves pauvres, aboutissant aussi à une séparation entre école des blancs et école des métis. "Il y a toujours de l'odieux, écrit-elle en 1828 à mère Barat, à avoir deux régimes dans une même maison".

Il y avait enfin les épreuves de la vie. En 1832 et 1833 une épidémie de choléra se propagea à Saint Louis et Saint Michel qui emporta nombre de religieuses.

Lorsque Mgr du Bourg assigna à mère Duchesne et à ses compagnes, Saint Charles comme lieu de résidence, il fit sans nul doute une erreur que ces religieuses payèrent de beaucoup de souffrances et de désillusion. Mais l'évêque avait pourtant vu juste en pressentant que cette petite ville était destinée à se développer et à devenir un centre important. Mère Duchesne note ainsi que durant leur séjour à Saint Charles, il s'y était construit une vingtaine de maisons. Entre 1821 et 1826, Saint Charles, grossi d'un important afflux de population, eut même l'honneur d'abriter le premier capitol du Missouri, pieusement restauré et conservé jusqu'à nos jours.

Dans le quartier français, composé de charmantes petites maisons de briques du XVIIIème et XIXème siècle, nous avons pu ainsi visiter le plus pittoresque et le plus attendrissant des parlements. Ah, certes, il ne ressemble en rien au Capitole de Washington ! Au rez de chaussée, les visiteurs

pénétrèrent dans la boutique reconstituée à l'identique et garnie de marchandises d'un marchand de fourrure, qui appartenait à l'époque à deux frères, Charles et Ruluff Peck. Au premier étage, dans plusieurs grandes pièces, étaient installés le Sénat, la Chambre des représentants et le bureau du gouverneur. Dans l'une des salles, un bureau recouvert d'un tapis vert est disposé sur un plancher légèrement surélevé et est séparé de la salle par une barrière basse à claire-voie. Face au bureau, les parlementaires prenaient place sur des banquettes en bois rangées en arc de cercle sur plusieurs rangs. Au plafond, de légers lustres hollandais en cuivre. Dans un coin, un grand poêle en fer avec son tuyau coudé s'enfonçant dans le mur et à droite de la tribune, le drapeau étoilé.

Mère Duchesne a sans doute fréquenté ces lieux puisque sept ans après la fermeture de l'école de Saint Charles, cet échec se trouva réparé par l'ouverture dans cette même ville et au même emplacement d'une institution du Sacré Cœur qui y existe toujours et fait preuve d'un grand dynamisme, comme nous avons pu le constater.

En fin de journée, nous y avons participé à la messe célébrée en l'honneur de Saint Philippine, ce 16 novembre, jour de sa fête.

Nous y avons été accueillis par sœur Maragaret Caire, directrice de l'académie Perier, sœur de la directrice de la villa Duchesne et comme elle, jeune et dynamique.

Avant la messe, elle fait part à l'assistance que les neveux de Philippine, ici présents, ont rédigé un Livre d'or qui allait être déposé sur le tombeau de leur tante. Ce qui fut fait sous des applaudissements émus. Puis, fut chanté le vieux cantique du Sacré Cœur "cœur de Jésus, sauvez le monde", puis, à la communion le chant "Que tes œuvres sont belles", composé pour la visite en France de Jean-Paul II.

La grande chapelle moderne est extrêmement simple et dépouillée, avec de hauts murs blancs sans le moindre ornement. A l'angle du transept une petite chapelle abrite le tombeau en marbre de Sainte Philippine.

Il est surmonté d'un grand crucifix en bois qui provient, dit-on, de Saint Marie d'en Haut, de Grenoble. Cette croix fut achetée en Bretagne par un collectionneur américain qui en fit don à l'académie lorsqu'il apprit la provenance de cette relique.

La messe, suivie avec une grande ferveur par une nombreuse assistance, fut fort émouvante ainsi que le sermon prononcé par Mgr Charles Chaput, évêque de Rapid-City.

Au cours de la réception qui suivit, nous avons pu nous entretenir avec l'évêque qui fit une grande impression sur chacun d'entre nous par le rayonnement, la force de conviction et le dynamisme qui émanent de ce prélat, dont la mère était indienne.

Nous avons visité ensuite l'institution qui compte 672 élèves et se compose de l'académie du Sacré Cœur recevant les jeunes filles et de l'académie Perier - du nom de la mère de Rose Philippine - qui éduque les garçons. Dans l'académie du Sacré Cœur, on peut voir de nombreux souvenirs de Saint Philippine, ainsi que des photographies de promotions d'élèves à la fin de leurs études. De grandes jeunes filles y posent en robe blanche, mi robe de bal, mi robe de mariée.

Journées des 17 et 18 Novembre - Sugar creek, une étape sur "la piste des larmes"

Pendant l'automne 1833, le conseil général de la société du Sacré Cœur tint à Paris une session qui s'intéressa tout spécialement à la situation des couvents en Amérique. D'importantes décisions y furent prises. Notamment de ne pas laisser les supérieures plus de six ans dans la même maison. Mère Duchesne qui se trouvait alors à Saint Louis fut envoyée à Florissant. Elle avait alors soixante cinq ans.

Elle écrit à mère Barat : "je sens que je suis un instrument usé, un bâton inutile, qui n'est plus bon qu'à occuper un

coin reculé et caché... je suis ici, plus à la portée des secours spirituels qu'en aucune autre partie des États-Unis. C'est tout ce qu'il me faut pour finir mes jours... je redoute l'eau, le voyage, la chaleur, surtout à cause d'une maladie dont je ne suis pas quitte. Veuillez, je vous prie, ma digne Mère, me laisser mourir dans le Missouri".

En 1840, mère Elisabeth Galitzin fut désignée comme provinciale des couvents de la vallée du Mississipi. Mère Duchesne lui demanda d'être déchargée de sa position de supérieure de Florissant, ce qui lui fut immédiatement accordé.

Depuis quelques années, elle éprouvait un sentiment d'incapacité et d'échec, accru encore par le fait de passer d'une vie très occupée à une inactivité presque totale. Dans une lettre à mère Barat, elle exprime son découragement : "je désire la mort et la craint". Elle n'en laisse pas moins percer son indomptable énergie : "Il n'y a pas d'espoir d'aller chez les sauvages pour le moment... j'ai été jugée inapte à ce travail." Ce qui se conçoit, Rose Philippine a alors 71 ans.

Le souverain pontife Grégoire XVI exprima peu après le désir de voir les religieuses du Sacré Cœur au travail chez les indiens. La mise en route de deux fondations fut décidée, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, à Sugar Creek.

Au dernier moment, il fut décidé que mère Duchesne participerait à la mission "plus pour prier auprès des missionnaires que pour faire un grand travail".

La petite équipe fut composée de quatre religieuses, deux jésuites et un père diocésain. Elle embarqua le 29 juin 1841 sur le Missouri puis après une longue traversée fit quatre jours de route en charette pour atteindre Sugar Creek, où elle fut accueillie par une fantasia de cinq cents cavaliers indiens en grande tenue, décorés de plumes, le visage peint de noir et les yeux cernés de rouge.

Cette région fut la dernière étape de notre voyage pèlerinage.

A Kansas-City, nous fûmes logés dans un motel appartenant à M. et Mme White, grands admirateurs de Sainte Philippine, qui nous offrirent dans leur propriété une chaleureuse réception au cours de laquelle, nous avons notamment visité le garage de notre hôte. Il valait effectivement le coup d'œil car il abrite une collection de vieilles voitures d'un prix inestimable.

La famille White est d'une piété conquérante et ne le cache pas.

Sur la lunette arrière de sa somptueuse Lincoln, un autocollant proclame : "Pray the rosary" (dites votre chapelet) et sur la plaque avant de la voiture, figurent les armoiries de la famille White, imaginaires, bien sûr, mais fort décoratives.

Sur un lieu de mission de la sainte, M. White a entrepris de créer un mémorial Philippine Duchesne, avec un autel dédié à sa mémoire et un chemin de croix. Nous nous y sommes rendus le lendemain.

Après un long voyage en autocar dans une campagne verdoyante, mais sans un clocher, sans un village, nous avons fait une halte à la chapelle de Mount city, où nous fûmes accueillis par les paroissiens. C'est une charmante petite église très semblable à celles de France, fort connue dans la région par ses vitraux, très réussis, décrivant la vie de sainte Philippine.

Nous avons repris la route et sommes finalement arrivés dans une prairie s'inclinant entre une sorte de Golgotha composé d'un buisson de sept croix de bois noires et un ravin boisé.

Sur ces croix, six cents noms sont gravés, avec un prénom chrétien et un nom de famille indien. Ce sont ceux des membres de la tribu décédés dans cette paroisse. Beaucoup sont ceux de nouveaux nés ou de jeunes enfants.

Pourquoi ces noms de morts ? Comment ont-ils péri ?
Pourquoi ces croix ? Pourquoi ce silence et ce vide ?

L'explication nous fut donnée par bribes, comme à regret. Les autorités et les émigrants blancs ont progressivement refoulé les peaux-rouges toujours plus loin vers l'ouest en leur assignant d'autres terrains de chasse et d'habitat, dont ils étaient à nouveau dépossédés pour laisser la place à des émigrants blancs. Ce fut ce que l'on appela "la piste des larmes".

Durant l'automne de 1838, neuf cents indiens Potowatomis, de la tribu des Algonquins, furent ainsi déportés et arrivèrent à cet endroit, étroitement gardés par des hommes et des soldats en armes. Ils s'y installèrent et y vécurent dans une grande misère avant d'être de nouveau chassés dans un nouvel exode. S'ajoutait à cela un affreux paradoxe : beaucoup d'entre eux étaient baptisés à la suite de l'action d'évangélisation menée auparavant.

Au cours de la messe qui fut célébrée dans un coin de la prairie par un évêque et le Père POOL, curé d'Osawatomie, comment ne pas se souvenir que le père JAMMES nous avait demandé dans l'église de Saint Martinville de réciter avec lui un "ave Maria" en souvenir de "tout le mal fait aux indiens" ?

Dans cet endroit désert, une centaine de personnes venues parfois de fort loin avec leurs enfants assistèrent à la messe puis participèrent à un repas en commun où l'on partagea bibliquement la nourriture apportée par les uns et les autres.

Cet apostolat auprès des indiens, mené au siècle dernier par l'Eglise et cette politique d'exclusion poursuivie par les autorités temporelles étaient incompatibles et contradictoires. Ce qui explique que la christianisation des indiens - ou du moins de ceux qui ont survécu - ait dans une grande mesure abouti à un échec. Les jésuites n'ont pu mener à bien aux Etats-Unis le miracle qu'ils ont maintenu durant près de deux siècles au Paraguay : soustraire les indiens Guaranis de la tyrannie des maîtres, assurer leur évangélisation, leur conserver leur langue, leurs coutumes, leur organisation communautaire au sein de ces "réductions", ces missions, taxées par certains de paternalistes, mais qui restent comme un moment de grâce dans l'histoire de

l'Eglise et de l'humanité. Cette organisation fut hélas brutalement interrompue en 1767 par l'ordre d'expulsion des jésuites du Paraguay, signé par le roi d'Espagne.

Dans son "histoire des jésuites" écrite en 1770, l'abbé Raynal écrivit : que les jésuites "avaient eu la sagesse de civiliser, jusqu'à un certain point, les sauvages avant de les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes". C'est exactement ce que devait dire Sainte Philippine quelques décennies plus tard.

Le vœu de Philippine de vivre auprès des indiens avait malheureusement été exaucé trop tard. Elle ne pouvait plus travailler manuellement et avait le sentiment qu'elle devenait un fardeau et un souci pour ceux qui s'occupait d'elle. "Tout ce qu'elle peut faire maintenant est prier et tricoter, écrit une religieuse... Nous faisons tout ce que nous pouvons pour elle qui a tant fait pour la société". Mère Duchesne restait ainsi des heures prosternée devant le tabernacle de la chapelle tandis que des indiens, stupéfaits, pénétraient silencieusement dans l'église pour la voir prier.

Un an plus tard, mère Duchesne retourna à Saint Charles où elle vécut durant dix ans en manifestant toujours ce qu'elle appelle "son amour pour les sauvages". Alors qu'elle continue à correspondre assidûment avec des parents, elle note quelques mois avant sa mort : "Faudrait-il que de saintes personnes soient privées de la vie religieuse parce qu'elles ont du sang des sauvages ? Elles ont la plupart du temps autant d'esprit que les blancs..."

L'esclavage est une page maintenant définitivement tournée. La conquête de l'Ouest appartient au passé. Pourtant - mystérieuse pérennité de la sainteté - les questions que se posait Philippine - née il y a plus de deux siècles - ses actes et son engagement à l'égard des pauvres et des marginaux, pour reprendre les termes du Saint-Père, restent d'une étrange et profonde actualité.

Le beau voyage sur les pas de Philippine est maintenant achevé.

Il nous a permis de mieux connaître la Sainte et le message qu'elle nous a laissé. Quel est-il ? Une religieuse du Sacré-Cœur, T. Gavan Duffy, l'a, me semble t-il, fort bien résumé : "Qu'avons-nous appris d'elle ? La valeur d'un projet inébranlable, le succès dans l'échec, la relativité de nos normes de succès, la puissance de la grâce libérée par des désirs divins profonds et le simple devoir accompli chaque jour".

Denis Perier